

CHAPITRE I

Son regard se porta vers la jeune femme qui venait d'entrer. Il lui sourit. Il appréciait sa silhouette, l'air concupiscent et trivial dont elle avait horreur, ce qui lui faisait l'effet d'une souillure sur la peau.

Sans se lever de son grand bureau, dos à l'immense verrière, il lui désigna un siège face à lui. Juchée sur ses hauts talons qui lui accordaient une démarche à la fois juvénile et presque péremptoire, elle parcourut les quelques mètres qui la séparaient du fauteuil. En lissant sa jupe sous ses fesses, elle s'assit avec une certaine précaution féminine, posa son porte-documents de cuir noir par terre, croisa les jambes et attendit.

Toujours aussi souriant et silencieux, il continuait à la regarder avec un étonnement naturel; il paraissait la découvrir. Son visage était cuirassé de rides profondes formant des rigoles rectilignes que trouaient deux yeux sombres tapis à l'abri de sourcils en bataille. Derrière lui, la vue donnait sur l'embouchure de l'Hudson, luisante et déserte comme un boulevard de banlieue un dimanche matin. De rares chalands attachés en hochet derrière un remorqueur poussif remontaient le long de la rive droite en griffant l'eau calme de leur étrave. Légèrement plus au sud, deux traversiers d'un gris acier terne auquel s'accrochait un jaune délavé se croisèrent; ils transportaient les banlieusards du New Jersey vers leur lieu de travail dans l'île de Manhattan. Bien plus loin, la Statue de la Liberté brandissait placidement sa torche qui n'éclairait plus grand monde de sa sagesse légendaire.

Comme à chacune de leurs rencontres, il était subjugué par le charme naturel que la jeune femme dégageait. Bien sûr qu'il ne l'aimait pas. Bien sûr qu'il lui reprochait sa désinvolture et son manque d'enthousiasme. Bien sûr que sa décision de s'en séparer était prise. Mais il ne pouvait s'empêcher de goûter l'instant, de la sentir près de lui, à sa portée, de la renifler, de pouvoir presque tendre la main pour la toucher, la palper.

Nerveusement, il tendit le bras vers un interphone. Sur sa lippe s'imprima une contorsion lorsqu'il laissa échapper dans un murmure impatient :

— Nous vous attendons!

Aussitôt, une porte latérale s'ouvrit et trois personnes entrèrent, une femme de la même taille que la visiteuse, tout aussi blonde et à peine plus âgée, ainsi que deux hommes dans la trentaine. L'un, en cravate et veston, était brun ; l'esquisse d'un léger étirement poli de ses lèvres essayait d'être affable, sans grande conviction. L'autre, blond, immense et en bras de chemise, portait des dossiers de manière cavalière ; l'ennui imprégnait le regard clair et glacial qu'il plongea dans celui de Lena. Elle le toisa sans grande bienveillance, détaillant ostensiblement une cicatrice franche qui allait de la commissure de sa bouche à sa pommette droite. Des deux hommes, il paraissait le plus froid, le plus déterminé. Lena le jugea dangereux.

Sans un mot, les têtes masculines s'inclinèrent légèrement devant l'invitée. Seule la femme se baissa et gratifia son amie d'un léger baiser sur la joue, suivi d'un sourire amical qui laissait voir une certaine complicité.

Toujours aussi avare de mots, l'hôte fit du bras un signe qui se voulait rassembleur. Sans bruit, tout le monde prit place autour de la longue table de travail placée au fond de la pièce. Le maître de céans les rejoignit sans hâte, à pas comptés. Il portait un costume sombre de mauvaise coupe sur une chemise blanche au col dégrafé qu'essayait vainement d'escamoter une cravate dans les tons bordeaux au nœud bien trop large. Le front toujours aussi soucieux, il s'assit et, en langue russe, débita sur un ton grave et morne :

— Vous savez tous pourquoi nous sommes réunis. Il est huit heures passées. Nous sommes en retard sur l'horaire que nous nous étions fixé. Je souhaite que nous en ayons fini dans deux heures au plus. Une fois pour toutes, il faut que les choses soient claires entre nous. Il n'y a aucune place pour l'ambiguïté. Je rencontre tout à l'heure notre ministre, accompagné de l'ambassadeur ainsi que de l'attaché militaire en poste à Washington. Comme vous pouvez le comprendre, je veux être porteur de nouvelles rassurantes.

Autour de lui, à l'unisson, les têtes acquiescèrent d'un hochement. L'homme se tourna légèrement vers la visiteuse.

— Lena, avez-vous les documents?

— Oui, bien sûr, *Gospodin*¹ Karpatchok, mais je voudrais que vous me confirmiez notre accord préliminaire devant les personnes présentes, en particulier devant Katia.

— Eh bien, je vous le confirme. Il n’y a aucun secret! Vous avez émis le désir de vivre dorénavant aux États-Unis, tout en continuant à servir votre pays. J’ai exposé votre cas lors de mon voyage à Moscou la semaine passée. En conclusion de mon plaidoyer en votre faveur, nos dirigeants moscovites ont pris la décision de donner une suite favorable à votre requête. Bien entendu, selon votre demande, et bien que vous apparteniez toujours à l’organisation, vous êtes relevée de vos fonctions et responsabilités actuelles. Plus tard, vous et moi, nous devrions définir votre rôle afin de maximiser votre efficacité dans cette partie du monde.

Il eut aussitôt un geste d’impatience de la main et ajouta un ton plus bas :

— Voilà! En abrégé, tout est là. Sommes-nous toujours d’accord?

Le regard clair de Lena chercha celui de son interlocuteur, qui s’esquivait.

— Monsieur Karpatchok, ce sont des généralités, tout ça. Elles résument peut-être la situation actuelle dans son ensemble, mais elles ne définissent aucun détail ni ne donnent une orientation à ma future collaboration. Néanmoins, pour gagner du temps, je dirais que, oui, c’est une première base de négociation et je vous fais confiance. Mais je voudrais savoir ce qu’il en est des confirmations écrites que j’ai demandées à plusieurs reprises, sans qu’aucune réponse ne me soit donnée? À défaut d’une assurance contractuelle qui définirait mes acquis et mes droits, et en dehors de toutes les promesses verbales qui pourraient m’être adressées, il me faudrait au moins un document de notre ministère qui entérinerait notre accord et définirait mes attributions. Je vous rappelle que nous sommes aux États-Unis. Ici, il n’y a pas de place pour l’ambiguïté, même au sein des activités diplomatiques. Tout est régi par des conventions de travail. Ne fût-ce que pour louer un appartement ou gérer mon compte en banque, il me faut fournir des documents professionnels sans lesquels je suis totalement désarmée.

L’homme croisa les bras en laissant ses omoplates s’adosser au fauteuil. Il souffla et répliqua sans chaleur, en la dévisageant :

1. Monsieur.

— Lena, vous pouvez avoir confiance. Ce qui est dit dans ce bureau ne manquera pas d'être retransmis à nos plus hautes autorités dès ce midi. Il est clair que, suivant le processus habituel, le ministère moscovite vous fera parvenir un document spécifiant l'accréditif qui sera dorénavant le vôtre, en un mot vos responsabilités officielles et ce que nous attendons de vous concrètement. Ceci dit, et afin d'atténuer vos soupçons, j'ajoute que cela sous-entend que vous vous déplaçiez à Moscou dès le mois prochain afin d'entériner nos accords. Maintenant, si vous le permettez, le temps presse et je vous repose la question. Avez-vous les documents que vous deviez nous remettre?

— Oui.

— Où sont-ils?

— En bas.

— En bas où?

— En bas de l'immeuble. J'ai besoin d'aide, car il y a deux cartons pleins.

— Tout est là? Rien ne manque?

— Non. Tous les dossiers sont là.

— Très bien.

De sa main ouverte, il désigna les deux autres hommes en ajoutant d'un ton neutre :

— Vous connaissez Sergueï Medvedev et Nikita Svoloïev. Ils appartiennent à nos services. Ils vont vous accompagner.

— *Niet²!*

La réponse claqua comme un coup de fouet. C'était énoncé d'une voix claire, mais badine, sans animosité, presque rassurante. Cependant, le regard de Lena, direct, bleuté dans sa froideur, rendait son refus catégorique. La mine de son interlocuteur s'assombrit. Bien que toujours aussi perçants sous son front contrarié, ses yeux fatigués perdirent de leur clarté, laissant filtrer de l'appréhension. Sa voix ne fut qu'un chuchotement quand il dit :

— Lena, vous êtes toujours aussi difficile, à ce que je vois.

— Non, je ne suis pas difficile, monsieur Karpatchok. Je demande simplement que ce soit Katia qui m'accompagne. En même temps, je dois lui remettre des affaires personnelles, puisqu'elle repart demain pour Moscou.

Elle se tut une seconde pour ajouter aussitôt en anglais d'une voix ferme, presque effrontée, soulignée par un léger haussement d'épaules :

2. Non!

— Écoutez! C'est comme ça, et ce n'est pas autrement. *Sorry, but it's my deal and my way*³. Merci d'accepter que, moi aussi, je sache prendre mes décisions ou, à défaut, mes précautions.

Sur le visage raviné qui lui faisait face, lentement, le sourire refit son apparition. Mais Lena remarqua que c'était toujours le même sourire qui revenait sur les lèvres de son interlocuteur, un sourire stéréotypé qui se voulait rassurant, chaleureux et mielleux, mais qui était en contradiction totale avec le regard insidieux, sombre, glacial, aux confins d'une rage imprévisible, probablement meurtrière.

Karpatchok se reprit très vite. Il hocha la tête et siffla plus qu'il ne répéta la phrase, en écorchant l'anglais de son accent russe :

— *Your deal and your way*, Lena! Vous vous êtes complètement américano-embourgeoisée, dans votre pays de merde!

— Ce n'est pas vraiment mon pays et ce n'est pas non plus un pays de merde. Il y a pire. J'en sais quelque chose. Je vous rappelle que je suis née à Oulianovsk. Bien que ce soit la patrie de Lénine, dans ma famille, on ne mangeait pas de la viande tous les jours. On pourra en reparler, si un jour vous avez le temps et que cela vous amuse. Bon, j'y vais. Il y en a pour vingt minutes. Tu viens, Katia?

Prise au dépourvu, Katia se leva à son tour, hésitante. Elle jeta un regard interrogateur vers Karpatchok. D'un geste rageur de la main, il lui signifia son accord.

Elles débouchèrent dans le corridor du soixantième étage, désert à cette heure matinale.

Aussitôt dans l'ascenseur, Lena pressa le bouton du trentième. Arrivée là, elle sortit, suivie de sa compagne qui montrait un étonnement grandissant. Elle cherchait à comprendre le manège. Sans un mot, ensemble, elles repartirent dans un autre ascenseur fuyant vers le cinquantième. Là, à nouveau, sous la conduite ferme de Lena, elles changèrent encore deux fois de niveau, pour finalement prendre l'ascenseur desservant les stationnements, situés aux derniers sous-sols.

Lena se tourna vers sa compagne.

— Il faut toujours prendre ses précautions. Je suis sûre que Karpatchok nous a fait suivre. Moi, j'ai ma vie, et ce n'est certainement pas lui qui va me la dicter.

Katia allait répondre, mais, au moment où la cabine allait atteindre le dernier sous-sol, une énorme secousse ébranla l'édifice. L'ascenseur s'arrêta brusquement. Le néon de la cabine s'éteignit

3. Désolée, mais c'est mon affaire et ma manière.

pour immédiatement être remplacé par une timide loupiote de secours. Toutes deux poussèrent un cri de concert, les yeux fous. Elles attendirent plusieurs minutes, tout en pressant sans succès les boutons de descente et de remontée. Le téléphone intérieur semblait déconnecté. Sans grande conviction, elles essayèrent d'appeler du secours par le micro incorporé à la cabine. Ce fut en vain. À défaut de relais, il s'avéra que les cellulaires, engoncés dans l'habitacle d'acier, étaient totalement inefficaces. Seule la caméra intérieure continuait à enregistrer les faits et gestes des passagers. Katia jura entre ses dents. Lena l'entendit se demander où étaient les vigiles censés secourir les gens en cas de problème?

Au bout d'une bonne demi-heure, à l'aide d'un canif qu'avait Lena dans son sac, elles réussirent, en s'escrimant à tour de rôle, à entrouvrir la porte de leur prison métallique. Ce fut alors qu'elles constatèrent que la cabine s'était arrêtée à quelque trois mètres du sol. En s'aidant et en se soutenant mutuellement, les jupes déchirées, les mains abîmées et les ongles cassés, elles réussirent à s'extraire de l'ascenseur pour sauter sur le remblai de ciment. Finalement, elles atteignirent le stationnement faiblement éclairé, qui s'avéra pratiquement vide. Il leur fut facile de rejoindre la voiture de Lena.

Exténuées, elles s'avachirent sur les sièges de la petite Japonaise. Lena se tourna vers sa compagne.

— Veux-tu boire un coup? J'ai une caisse de vin dans le coffre. Achetée hier. Au moins, on va célébrer! Car, avant qu'ils ne rétablissent l'ascenseur...

— Comment va-t-on faire, pour les documents?

— Laisse tomber les documents! Tu vois bien que c'est une panne électrique générale. De toute manière, je ne remonte pas. Je n'ai pas confiance en Karpatchok. Et qui sont-ils, ces Sergueï et Nikita par qui il voulait me faire escorter?

Katia parut gênée. Elle répondit en demi-teinte.

— Tu as eu du nez de refuser leur aide. On ne sait jamais, avec ces deux tueurs patentés. Sergueï, c'est un mec de l'ancien Politburo, un moujik aux ordres de son patron direct, Karpatchok. Il lui sert d'homme à tout faire. C'est même lui qui signe les documents financiers sans rien y comprendre, de manière à occulter le nom de son chef. Quant à Nikita, c'est un ancien pilote de chasse qui a été viré de l'armée. C'est un repris de justice qui s'est récemment évadé de Russie grâce aux relations de Karpatchok, qui l'a fait venir aux States en lui procurant de faux papiers. Il est donc illégal sur le sol américain. Dans le cas présent, suivant les ordres reçus, aussi bien Nikita

que Sergueï t'auraient étranglée ou abattue sans vergogne pour te foutre dans le coffre de ta bagnole. On t'aurait retrouvée à l'odeur.

— T'es dégueulasse!

— C'est comme ça, maintenant, ma vieille. Les anciens du service ne sont plus là. La perestroïka a tout chamboulé. Tu as raison de faire ta vie en Amérique. Mais, si j'ai un conseil à te donner, c'est celui de disparaître très vite. Et ne reviens plus jamais dans les mailles du filet tendu par Karpatchok. Je suis sérieuse, il en va de ta vie Lena! Quant à boire du vin, attends un peu. Tu es aux États-Unis. Si jamais les flics descendent ici et nous voient au volant une bouteille à la main...

— C'est vrai! convint Lena avec un rire de gorge. Bon, on attend. Cela nous permettra de parler un peu. Car j'ai pas mal de questions sans réponse pour le moment et, comme tu dis, il faut que je fasse gaffe. Je te remercie du fond du cœur de m'avoir avertie. J'espère que tu vas pouvoir aussi m'expliquer certaines choses.

Depuis une heure, elles étaient en plein bavardage lorsqu'une nouvelle secousse se fit sentir. Elles sortirent de la voiture et perçurent immédiatement une odeur de terre. Peu à peu, le garage s'emplit d'une nuée grise qui atténua considérablement la vision. Elles se mirent à tousser de concert.

— Rentrons vite dans la voiture, proposa Lena, et fermons les fenêtres. Je me demande d'où vient toute cette poussière. Regarde, il y en a plein le pare-brise! On dirait du plâtre.

— C'est sale et ça colle à la peau, répliqua Katia. Tu en as plein les cheveux. Moi aussi, certainement!

Elles s'enfermèrent dans l'habitacle. Lena alluma la radio, mais seul un grésillement leur parvint. Vingt minutes s'égrenèrent au rythme lent d'une conversation décousue. L'inquiétude les gagnait, devant cette situation pour le moins insolite.

Katia rompit le silence.

— Bon, ouvre le coffre, je vais prendre une bouteille. En même temps, je vais aller faire pipi dans un petit coin sombre. J'en ai marre, qu'ils ne viennent pas nous chercher.

— Tu as raison. Je vais même te faire une confidence pour justifier le débouchage du pinard. Figure-toi qu'il me semble que je suis enceinte.

— Sans blague! C'est magnifique! Laisse-moi faire pipi et tu m'expliques qui est le père.

Katia sortit du véhicule pour aller s'accroupir trois rangées de voitures plus loin. Entre-temps, Lena se tourna pour compulsurer les

documents étalés sur le siège arrière. Son choix de ne pas remonter était fait. Elle réfléchissait sur les pièces à rendre à son amie et celles à garder par mesure de précaution. Machinalement, elle jeta un coup d'œil par la lunette arrière. Soudain, une immense stupeur lui glaça le sang. Elle aperçut l'agent soviétique Sergueï qui s'approchait de la voiture. Il était à dix mètres. Son costume était recouvert de fragments poussiéreux blancs et il tenait une arme à la main.

Elle voulut crier pour prévenir Katia, mais ne put émettre aucun son. Les yeux exorbités et le cœur dans les talons, elle se rendit compte que Sergueï la mettait en joue. Elle n'avait nulle part où aller pour se protéger. Il était sur le point de tirer, l'œil sur le viseur. Ce n'était plus qu'une question de centièmes de seconde.

À cet instant, un formidable tremblement, bien plus fort que celui qu'elles avaient éprouvé dans la cabine de l'ascenseur, agita le véhicule. La secousse parut plus longue dans le temps et surtout bien plus répétitive que la précédente. À l'esprit de Lena s'imposa l'image hollywoodienne d'un horrible gorille sorti des films d'épouvante, qui aurait secoué le gratte-ciel de ses pattes velues. Tout aussi brusquement, toutes les lumières s'éteignirent et l'ensemble du stationnement plongea dans le noir. S'ensuivit une pluie de pierres qui dégringolèrent du plafond sur le parc automobile, produisant un indescriptible martèlement métallique. Les pare-brise volèrent en éclat, les tôles furent défoncées, les antivols se mirent à beugler. Au poids du ciment armé servant de plafond à l'aire de stationnement qui s'effondra et recouvrit les toits des voitures s'ajoutèrent plus de cent quatre-vingt mille tonnes de béton et de poutrelles d'acier qui avaient constitué l'ossature de la centaine d'étages de la tour prestigieuse.

Médusés, agglutinés devant leur poste de télévision qui diffusait ce spectacle d'apocalypse, des millions et des millions de spectateurs de par le monde assistaient en direct, à l'effondrement de la tour nord, dernier édifice du World Trade Center, qui, moins de deux heures auparavant, avait été percuté par l'avion de l'*American Airlines* aux mains d'un kamikaze islamiste.

On était à New York, le 11 septembre 2001, à dix heures vingt-huit d'un matin tranquille ensoleillé.